

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2018

Premier prix

Florence Breton
École secondaire Cardinal-Roy

La Sainte fille

Je vis sœur Anne Bataille de St-Laurent accourir vers moi, s'efforçant de refouler ses larmes.

- Ma Mère! Venez vite! dit-elle, la voix étranglée.

J'accourus à grandes enjambées dans la boue qui me montait aux chevilles. J'entrai dans le couvent et poussai le verrou de la porte derrière moi, ce qui rompit le silence macabre qui régnait dans la pièce. Le bruit fracassant que fit le métal sur le mentonnet résonna longtemps à mes oreilles. En la voyant, mon cœur fit un bond et mes yeux s'emplirent de larmes. C'était Sœur Marie de St-Joseph; son corps frêle gisait le long de la table. Les paupières closes et les mains entourées de son chapelet, elle avait l'air de prier. Le soleil traversait les fenêtres méridionales et emplissait la pièce de sa chaleur et de sa lumière printanière, en ce 4 avril 1652. Je m'approchai d'elle et m'agenouillai aux côtés de mes consœurs, de Jésuites et de quelques Sauvages qui étaient venus s'y recueillir.

J'essayai de prier, mais pour la première fois de ma vie, j'en fus quasiment incapable. Je ne cessai de me remémorer tous les moments passés en sa compagnie. Ces souvenirs défilaient dans ma tête aussi vite que les feuilles d'un livre imagé sur lequel on ferait délicatement glisser notre pouce pour faire danser les pages les unes après les autres. Je la revis, encore toute jeune, à mon entrée au couvent des Ursulines de Tours, en France, le 25 janvier 1631. Âgée de seulement 15 ans à l'époque, je me souviens parfaitement de son sourire authentique. Même si des envies d'aventure m'habitaient déjà à ce moment-là, je ne pouvais me douter que huit ans plus tard, moi, sœur Marie de l'Incarnation, je partirais en mission à bord du St-Joseph pour une traversée atlantique de trois longs et interminables mois. Je ne pouvais non plus me douter que Sœur Marie de St-Joseph, une femme téméraire et si dévouée à la propagation de l'Amour, de la charité et du savoir, deviendrait une de mes amies les plus fidèles. Nous nous lancions donc à pieds joints dans l'inconnu avec une lueur d'espoir plus grande que nature.

Sur le quai, j'étreignis mon fils de vingt ans, Claude Martin, et ma sœur, Claude Guyart, qui pleurait à chaudes larmes. Grâce à une vision divine d'une terre nouvelle où le Seigneur me demandait de bâtir une maison à Jésus et à Marie, j'avais foi en ce périlleux projet, qui était financé par la veuve Madame Marie-Madeleine de Chauvigny de La Peltrie. C'est donc le 1er août 1639 que je mis pied à terre en Nouvelle-France, serrant la poigne tenace de Sœur Marie de St-Joseph. Lors de notre première journée, nous visitâmes Québec et ses environs, malgré la fatigue qui nous affligeait heure après heure. Nous nous installâmes dans un petit bâtiment de la Basse-Ville, concédé par la Compagnie des Cent-Associés, qui ne comportait qu'une pièce munie d'une table seulement.

Les semaines passèrent et la communauté naissante des Ursulines fut fondée. Le temps de rencontrer les jeunes Sauvages pour la première fois approchait, car nous passions la majeure partie de nos journées chez les Jésuites afin d'apprendre les langues algonquienne et iroquoise. Par ailleurs, Sœur Marie fut la première à apprendre la langue huronne. C'est ensuite elle qui assura l'enseignement des Hurons. Puis, le froid mordant commença à se faire sentir. Les vents ravageurs s'infiltraient par les planches des murs de notre maison et le fleuve était obstrué par de gigantesques morceaux de glace qui dansaient sur les eaux gelées de février. Le soir venu, on entendait les loups hurler à la lune venant des denses forêts noires. Heureusement, les dix-huit pensionnaires abénaquises et montagnaises nous aidèrent à survivre à ce rude hiver. Elles nous apprenaient leur mode de vie autant que nous leur enseignions le catéchisme. Sœur Marie les adorait comme ses propres filles et ne pouvait déjà plus se passer de leur présence. Bien emmitouflées, nous voyagions chaussées de souliers des neiges, nous nous chauffions au bois, présent en inestimable quantité, et nous mangions de bien maigres repas, tout comme à notre habitude en France, suite à nos vœux de pauvreté. Quoique faisant preuve d'une gentillesse et d'une humanité incontestable, les petites Sauvages furent très difficiles à franciser. Sœur Marie peinait à s'éloigner de son rôle de missionnaire afin de se consacrer à l'éducation des jeunes filles de la colonie française. Bien qu'étant une tâche ardue et de dévouement le plus profond, l'enseignement me rendait heureuse jour après jour.

Suite à l'inauguration du premier monastère en Amérique, en 1642, situé en Haute-Ville, nous instruisions maintenant les Françaises, les nouvelles Canadiennes françaises de naissance et les Sauvagesses, en leur enseignant le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et les travaux à l'aiguille, comme la broderie et la dorure. Les enfants pouvaient aussi bénéficier d'un apprentissage musical, car Sœur Marie de St-Joseph était maîtresse de chœur. Elle vouait une profonde passion pour la musique et sa si belle voix charmait quiconque l'entendait psalmodier. Après le catéchisme, elle apprenait aux enfants à chanter et à se familiariser avec la viole de gambe. Parfois, elle les faisait danser à la mode des Sauvages. Son esprit vif et éclairé, sa conversation aimable, sa bonne humeur contagieuse et son authenticité me manqueront terriblement. À toi, Sœur Marie de Saint-Joseph, qu'on appelait la « Sainte fille », que Dieu veille sur ton âme à jamais.

Deuxième prix

Béatrice Légasse
École secondaire Cardinal-Roy

Comme une lueur d'espoir

Un chaos indescriptible. Le cœur au ventre, j'essaie de faire face à un monde qui m'est encore inconnu. Les bruits sont forts, trop forts. Des voix puissantes d'hommes qui me font sentir minuscule face au poids de leur regard. Je réalise finalement qu'il n'y a point d'équité dans ce monde. L'ampleur de mon injustice me remplit les yeux de larmes, mais je prends sur moi, nettoie les morceaux de tissus rapiécés qui me servent de robe et me lève. Ma vie se termine aujourd'hui. Comment en suis-je arrivée là?

Je me nomme Marie-Marguerite Duplessis et ma vie ne m'appartient pas. Dès ma naissance, ma destinée était déjà toute tracée. À cause de mon origine, ma couleur de peau, ma nation. Je n'avais même pas neuf ans lorsque j'ai commencé à servir monsieur René Bourassa. « Servir », quel beau mot pour embellir la situation dans laquelle j'étais : une esclave, dont la vue n'alimentera jamais la conversation mais inspirera toujours du dégoût. Ma vie m'a été forcée, la liberté étant un concept aussi inatteignable pour moi que l'égalité.

J'ai été échangée comme un vulgaire objet, de famille en famille. Comme si mon statut me privait de tout droit. J'ai perdu le compte des années et des villes, mais les noms et leurs portraits resteront gravés en moi à tout jamais. Monsieur Duplessis Faber, monsieur Étienne Volant, monsieur Louis Fornel et monsieur Marc-Antoine Huart Dormicourt, des visages qui se bousculent en moi et qui s'entremêlent, se moquant d'où j'en suis maintenant.

Que Dieu me protège à l'avenir des menteurs qui se servent des plus vulnérables pour améliorer leur pitoyable existence. Comment, comment un être peut-il être aussi affreux au point d'accuser une pauvre innocente d'avoir donné dans le vice, le libertinage et le vol? Je jure devant notre Père que je n'aurais jamais fait une chose pareille, même pas à Monsieur Dormicourt.

Ce n'était pas assez pour lui de détruire le peu d'honneur que j'avais en m'accusant de telle sorte, il fallait qu'il détruise également tout espoir pour moi d'apprendre, un jour, à être heureuse. Il voulait me déporter loin, tellement loin que mon Dieu n'existe même pas là-bas. Le lieu parfait pour une Sauvage comme moi, me dit-on. L'endroit idéal pour une pauvre femme qui se doit d'être repentante pour ses péchés.

Pourtant, dans un moment d'amabilité inattendu, avec toute sa bonté, le Seigneur m'a accordé une de ses grâces, comme une lueur d'espoir. Il m'a envoyé un saint, un ange descendu du ciel, qui dit se prénommer Jacques Nouette et qui a accepté de m'aider sans hésitation.

Le premier octobre 1740, il m'a enjoint de déposer une requête à l'intendant Gilles Hocquart pour revendiquer mon indépendance. J'ai alors prétendu être la fille de monsieur Duplessis Faber et qu'étant donné que j'avais toujours vécu sur les terres de la Nouvelle-France et que j'étais baptisée, je me devais d'être une femme libre. Le quatre octobre, ma requête fut envoyée devant le Prévôté de Québec, mais l'infâme Huart Dormicourt a fait tout ce qui était en son pouvoir pour détruire ma requête.

Ils ont demandé à mon bon Monsieur Jacques de leur donner mon extrait de baptême, ce qui, selon lui, "n'était pas une pièce favorable pour moi". Sur ses conseils, j'ai alors demandé à l'intendant la permission de présenter ma cause devant le Conseil supérieur de Québec, qui a accepté. Toute la suite est tellement floue que je m'y perds dans mes souvenirs et suis bien incapable de raconter le dérangement qui teinta mes lendemains.

Mon existence ne se résume-t-elle donc qu'à quelques dollars? Monsieur Dormicourt ne voulant pas me loger durant toute une année encore, il fallait alors m'envoyer ailleurs au plus vite. La cour a ainsi énoncé le verdict comme si ce n'était qu'une frivolité, comme si cela ne signifiait pas mon arrêt de mort. Un des juges a même eu l'insolence de me dire que j'avais bien de la chance de ne pas être condamnée à mort. Quelle sorte de diable est-il donc pour avoir le culot d'insinuer que mon destin d'esclave est meilleur qu'une exécution?

Quelle ironie! Alors que ma vie s'étend pourtant devant moi, un voile noir l'obscurcit, symbole du désespoir qui m'attend de l'autre côté de l'océan. Mon sauveur a disparu, emportant avec lui mon espoir. À quoi rime l'existence si elle est synonyme de déception? Je vocifère silencieusement, maudissant le Dieu qui m'a jadis été si cher de m'avoir laissé tomber.

Mais que mon histoire soit entendue et qu'elle ne périsse pas avec moi. Que mon destin résonne dans les âmes d'autres êtres et qu'il nourrisse de volonté ceux que la chance a épargnés. Ces mémoires seront mon chant du cygne, le seul acte salutaire que j'aurai accompli.

Oui, ma vie se termine aujourd'hui, une existence qui était certes dénuée de joie, mais auparavant sans peur. Pourtant, alors que j'attends le bateau qui m'emmènera plus loin que je ne l'ai jamais été, la peur se faufile en moi telle une ombre sournoise. Je me sens si faible et sans aide pour la première fois, mais je prends sur moi, nettoie les morceaux de tissus rapiécés qui me servent de robe et me lève. Ma vie se termine aujourd'hui. Je pars vaincue, elle aura finalement trouvé le moyen de prendre sa vengeance sur moi.

Troisième prix

Jérémie Gaudreault
Collège des Compagnons

À feu et à sang

J'étais étendu là, dans la boue, devant les ruines de l'église.

Les gens couraient autour de moi, m'éclaboussant et me piétinant de leurs pas affolés. J'étais envahi d'un mélange de colère et de tristesse. Il m'était impossible de me lever. C'en était trop. Me martelant le dos, la pluie continuait d'apaiser les feux ravageant la ville. J'eus le courage de lever la tête. L'aurore paisible teintait les nuages de la même couleur que le sang des victimes de ce siège infernal. Je continuai de fixer le ciel d'un regard amer en continuant de me demander, encore et encore, comment le destin pouvait être aussi cruel.

La journée précédente, le 8 août 1759, la ville de Québec était déjà à genoux, les maisons éventrées et les incendies dévorant la ville de part et d'autre. Je n'avais jamais vu de paysage plus désolant. La nourriture se faisait rare et la terreur se lisait sur les visages, et ce, depuis plus d'un mois. Notre malheur débuta lorsque les Britanniques arrivèrent. Le 30 juin, les portes de Québec se refermèrent. Chaque jour depuis le 12 juillet, une pluie meurtrière s'abattait sur nos têtes, nos maisons, notre ville. Lorsque le tonnerre des canons faisait rage, chaque famille s'abritait dans la cave de sa maison. Quand les canons anglais se taisaient, nous sortions chercher de la nourriture ou aider ceux ayant moins de chance que nous.

Cette journée-là, les boulets cessèrent de tomber du ciel vers midi. Mon père partit aider à dégager les décombres des rues et à mener les blessés à l'Hôtel-Dieu. Le soleil descendait dans le ciel et je savais que les bombardements recommenceraient bientôt. Je retournai alors à la maison avec la nourriture que j'avais pu trouver. Les derniers éclats crépusculaires commençaient à s'éteindre et la nuit posait son voile sur Québec.

Nous descendîmes à la cave qui nous servait de chambre depuis le début des bombardements. Nous n'étions éclairés que par la faible lumière d'une petite lampe, sa flamme vacillante projetant de mystérieuses ombres sur le plafond voûté de notre abri. La ville entière retenait son souffle en attendant que les bombardements recommencent. Pendant un bref instant, j'eus l'éphémère espoir qu'un déluge de feu ne s'abattrait pas sur nous ce soir-là. Bien évidemment, le temps eut aussitôt fait de me donner tort. Le plafond tremblait chaque fois que les tirs ennemis touchaient le sol. Les explosions lointaines retentissaient aux quatre coins de la ville.

Je posai mon regard autour de moi. Je fus pris d'un élan de panique lorsque je constatai que mon père n'était pas parmi nous. Nous n'avions sans doute pas remarqué son absence en raison de la noirceur et de notre empressement à nous abriter. Je me levai aussitôt et prévint ma mère. Ses yeux se remplirent d'effroi en parcourant la pièce sans y trouver son époux. Je m'écriai : « Restez ici, je vais ramener père à la maison! » Elle n'eut pas le temps de protester que j'étais déjà parti.

Je sortis donc dans ce décor cauchemardesque à la recherche de mon père. Je parcourais les rues de la Basse-Ville en serpentant entre explosions, incendies et effondrements. Je ne sais pas combien de temps je courus ainsi avant de réaliser à quel point cette tentative désespérée pour retrouver mon père était inepte. Au loin, mes yeux virent quelque chose que je refusais de croire. Je courus plus vite que jamais pour remonter vers Place Royale. Je sentais mon sang bouillonnant battre dans mes oreilles. À mesure que j'avancais, mes autres sens ne faisaient que confirmer ce que mes yeux voyaient. Mon nez et mes yeux commençaient à piquer et je sentais la chaleur sur ma peau. Il m'était de plus en plus difficile de continuer, mes pas se faisaient lourds et j'étais détrempe de sueur. Et puis, je débouchai sur Place Royale.

La fumée et les flammes m'entouraient. La première chose que je vis fut Notre-Dame-des-Victoires enveloppée par les flammes. Autour de moi brûlait un brasier infernal, consumant Place Royale en entier. J'entendais des cris venant de partout! Les gens couraient autour de moi pour fuir l'incendie. Je tombai à genoux, accablé par cette vision dantesque. Puis, lentement, je me retournai, redoutant plus que tout ce que j'allais voir. Au coin de la rue brûlait une petite maison, ma maison, dévorée par les flammes lancées par les canons anglais! « Restez ici, je vais ramener père à la maison. » C'est ce que j'avais dit aux miens, restés dans la cave. Je cherchai

désespérément ma famille partout. Je sentais lentement monter en moi une vérité que je refusais de croire, mais je savais, au fond de moi, que je ne les reverrais jamais plus. Je peinais à respirer et ma vision se brouillait. Je m'effondrai sur le sol tel un pantin dont on aurait coupé les cordes. Puis, comme si les cieux pleuraient aussi, de fines gouttes d'eau commencèrent à tomber. Tout ruisselait autour de moi. Mon visage était imbibé de pluie et de larmes.

Je ne sus jamais ce qu'il était advenu de mon père. Je me revoyais encore prostré devant les cendres de tout ce qui m'était cher. J'aurais voulu que les flammes m'eussent pris aussi, mais ce ne fut pas le cas.

J'étais étendu là, dans la boue, devant les ruines de l'église.

Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Christophe Pruneau
Collège des Compagnons

La fille sans nom

Peut-être que vous allez pouvoir vivre la journée du 22 décembre 1674 comme si c'était une journée sans importance. Malheureusement, Marie-Elizabeth n'aura pas cette chance. Peut-être qu'il vous reste une cinquantaine d'années à vivre, mais la vie ne donne pas ce privilège à tous. La pauvre orpheline ne pouvait se douter qu'aujourd'hui, le 21 décembre 1674, serait le dernier jour de sa pénible existence. Comme tout le monde, Marie-Elizabeth ne se réveilla pas avec un mauvais pressentiment qui lui aurait susurré : « C'est le dernier jour de ma vie ». La vie est une flamme; on ne sait jamais quand celle-ci s'éteindra. Nul ne vous avertit de l'instant où vous allez passer de vie à trépas. L'orpheline aurait aimé avoir cette opportunité, peut-être pour faire des adieux ou encore passer chacun de ses derniers instants comme si c'était vraiment le dernier. Tomber dans les bras de Morphée pour l'éternité, tel était son destin.

À mes enfants chéris

Tout avait commencé dès mon plus jeune âge, alors que je vivais à l'orphelinat de Dieppe. Je n'y appris ni à lire ni à écrire. Je ne reçus même pas un enseignement domestique où on apprenait comment devenir une mère et une épouse modèle. Je ne sus également jamais mon nom. Un nom, une famille, c'est ce que je souhaitais secrètement. On m'appelait Marie-Elizabeth, mais je savais au plus profond de moi-même que cette personne n'était pas moi. Je ne me nommais pas ainsi. Ma mère m'avait abandonnée à la seconde où j'étais née. Étais-je si mal aimée? Pourquoi ne voulait-elle pas de moi? Déjà, à l'âge de douze ans, je me croyais condamnée à passer ma vie seule.

Était-ce réellement mon destin? Sûrement pas. Peut-être que Marie-Elizabeth était destinée à devenir servante et à passer sa vie seule, mais pas moi. C'est pourquoi j'inscrivis mon prétendu nom sur une affiche. Je courais désormais la chance d'être envoyée dans le Nouveau Monde afin de fonder une famille et de recevoir une dot du roi. J'étais tellement heureuse et enjouée, mais cette joie ne dura malheureusement pas très longtemps. Seulement treize filles pouvaient partir. J'étais d'humeur morose en voyant l'énorme liste de noms. C'était déjà peine perdue. Je n'étais pas une de ces grandes et fortes filles au visage très arrondi, aux formes généreuses et aux grands yeux brillants. Je n'avais pas un regard qui rendait toutes les femmes jalouses. Je ne faisais surtout pas partie de la bourgeoisie. J'étais maigrichonne, petite et vêtue de hardes de villageois.

Nonobstant cette tristesse, je n'avais pas perdu espoir. J'avais encore une chance de fonder une famille et de trouver un mari qui saurait m'aimer. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre royale. J'étais terrifiée à l'idée de l'ouvrir. Que pouvait-elle contenir? À ma grande surprise, j'étais recrutée. Mon rêve était devenu réalité. J'allais enfin pouvoir trouver quelqu'un qui allait m'aimer pour qui j'étais réellement. Ce bel homme encore inconnu allait aimer, non pas une fille prénommée Marie-Elizabeth, mais une femme dont j'ignorais l'existence encore à ce jour.

Deux semaines plus tard, je partis pour le Nouveau Monde. Le séjour en bateau me répugna. Nous fûmes forcés à dormir sur le plancher crasseux du navire lugubre avec seulement quelques couvertures. On nous annonça que nous étions arrivés en Nouvelle-France. Le soleil venait de se coucher et il s'auréolait des nuages qui couvraient le ciel étoilé de cette journée de juin 1667. Sous le souffle étouffé de la brise, je sortis du bateau et je posai les deux pieds sur la terre ferme. Je me sentis immédiatement à l'aise. Je n'en croyais pas mes yeux. Les bâtiments rustiques et les montagnes à perte de vue sous le ciel assombri étaient majestueux! Sur le port, une multitude d'hommes observaient l'accostage. Je regardais notre navire, la Constance de Cadix, dans la brume qui recouvrait l'océan. J'étais émerveillée à l'idée que cet endroit devienne ma nouvelle demeure.

Déjà deux semaines s'étaient écoulées. On m'avait présenté une dizaine d'hommes, mais ils étaient tous aussi hideux les uns que les autres. Et si aucun homme ne voulait de moi? Et si je ne trouvais personne à marier? Cependant, j'avais la certitude que dès l'instant où j'allais voir le bon, je le saurais. Vêtue d'une robe rose d'une beauté somptueuse scintillant de mille feux, au corset très serré, je me rendis à une soirée où je le vis. C'était l'homme de mes rêves, votre père. Lorsqu'on me le présenta, je sus immédiatement que c'était le bon.

Ma véritable destinée débutait enfin.

- *Votre mère*

Sept ans plus tard, Marie-Elizabeth était déjà enceinte de son sixième enfant et était mariée à son cher époux. Ses cinq enfants étaient tous aimables et remplis d'amour. Elle était devenue femme au foyer. Elle vivait enfin tout ce qu'elle avait souhaité.

Malheureusement, cette euphorie fut éphémère, car la grande faucheuse jeta son dévolu sur elle. La mort elle-même vint la chercher, sur le lit conjugal, quelques secondes après l'enfantement, dans la pièce commune, éclairée d'une lampe vacillante, de l'humble demeure que son mari avait construite de ses propres mains. Elle ne s'était pas réveillée en se disant que cette matinée allait être sa dernière. La journée qui devait être l'une des plus belles de sa vie prit une tournure funeste. Marie-Elizabeth était décédée en France bien des années auparavant, mais cette fois, elle était réellement morte. À regret, c'est lorsqu'elle exhala son dernier soupir qu'elle réalisa que son départ allait être le premier chagrin que ses enfants vivraient sans elle.